

Les nobles canadiens passés en France à la Conquête

Robert Larin

Number 126, Summer 2016

La noblesse de la Nouvelle-France jusqu'au XXe siècle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83292ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

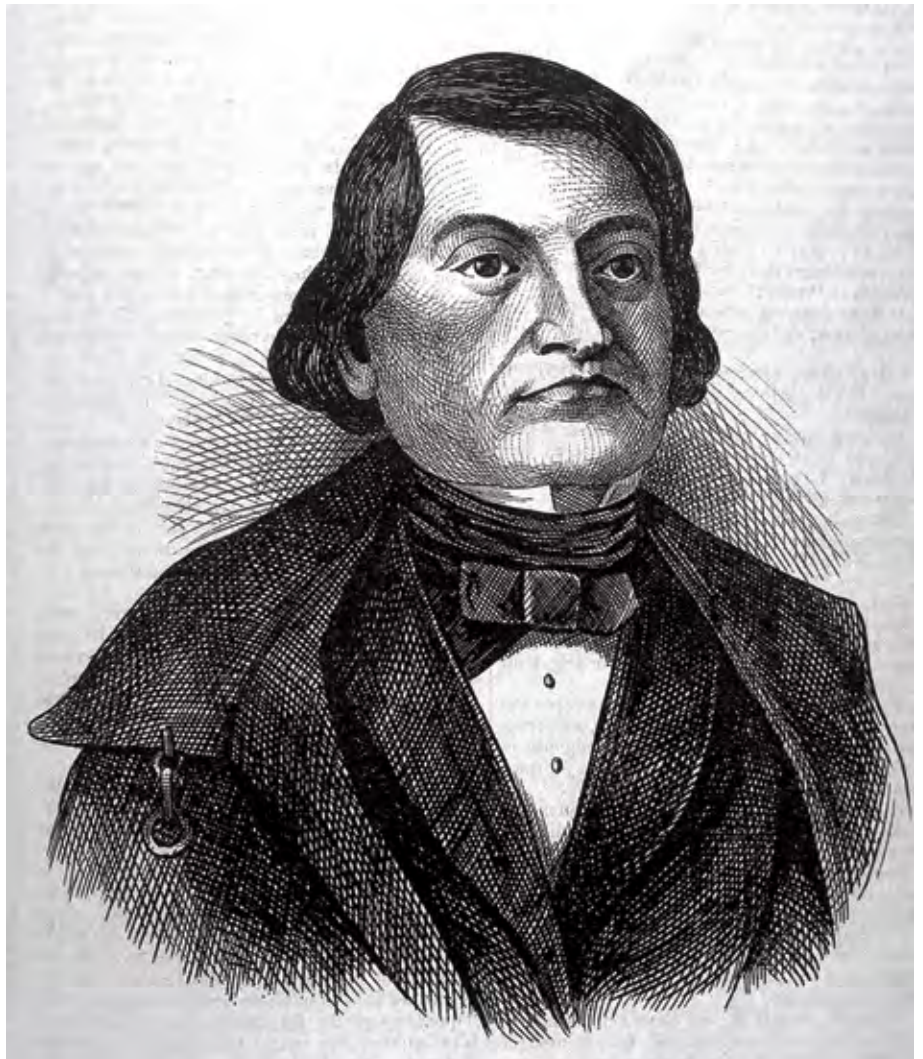
Cite this article

Larin, R. (2016). Les nobles canadiens passés en France à la Conquête.
Cap-aux-Diamants, (126), 15–18.

LES NOBLES CANADIENS PASSÉS EN FRANCE À LA CONQUÊTE

par Robert Larin

Lord Durham avait jugé en 1839 que les Canadiens français formaient un peuple sans histoire et sans littérature. Choqués, ceux-ci s'étaient aussitôt mis à l'écriture. Déjà en 1837, Michel Bibaud avait fait paraître son *Histoire du Canada sous la domination française*. Il poursuit en 1844 en publiant une *Histoire du Canada et des Canadiens, sous la domination anglaise*. Il y rapportait entre autres que les Français en poste dans la colonie étaient tous passés en France en 1760 et que le traité de Paris avait provoqué l'émigration en 1763 de 1 000 à 1 200 Canadiens de « la classe élevée », perte culturelle et sociale qui, ajoutait-il, « se fit sentir longtemps dans le pays ». Né en 1782, Bibaud n'avait certainement pas eu accès aux sources documentaires à notre disposition aujourd'hui, mais il rapportait un traumatisme social dont ses contemporains avaient été témoins et dont lui-même avait longtemps senti les effets. Après lui, François-Xavier Garneau, en 1945, et d'autres historiens du XIX^e siècle avaient eux aussi fait appel à la mémoire collective pour faire état du départ à la Conquête de pratiquement tous les Canadiens de l'élite sociale. Les historiens du XX^e siècle y ont ensuite trouvé matière à débats. Lionel Groulx évaluait en 1920 le nombre de départs à 2 000 personnes, mais Paul-Émile Renaud le portait à 4 000 en 1928. À l'opposé, Louis-François-Georges Baby affirmait en 1899 que les départs de la Conquête « ne formaient au total qu'un chiffre bien insignifiant ». C'est à peine « 270 départs », selon Claude Bonnault



Michel Bibaud. L'historien Michel Bibaud rapportait, en 1744, que tous les Français avaient quitté le Canada en 1760 et que le traité de Paris avait provoqué le départ, en 1763, de 1 000 à 1 200 Français ou Canadiens. Cette émigration, écrivait-il en 1844, « était d'autant plus à regretter qu'elle avait lieu dans la classe élevée, la seule, à peu d'exceptions près, où il y eut des talents développés et des connaissances acquises. » (Bibliothèque et Archives nationales du Québec / 52327/2070309).

de Méry, en 1924. Pour sa part, l'abbé Azarie Couillard-Després affirmait en 1916 que « notre noblesse [...] n'a pas

quitté la Nouvelle-France lors de la conquête. En général, elle fut toujours digne, vraiment chrétienne, et fidèle à

ses traditions». Oui, bien sûr! Mais retenons tout de même que Bibaud avait parlé de «la classe élevée» alors que l'abbé Couillard-Després parlait maintenant de «notre noblesse».

Parmi les Canadiens passés en France à la Conquête, nous ne disposons pas de critères objectifs permettant de discriminer qui appartenait, ou pas, aux classes socialement dominantes, mais nous sommes toutefois en mesure d'affirmer qu'il s'agissait en grande majorité des «gens ordinaires», souvent les épouses et les enfants nés au Canada des soldats rapatriés à l'issue de la guerre. Il en va tout autrement à l'égard des membres de la noblesse canadienne que l'on peut facilement identifier grâce au travail de Lorraine Gadoury et au précieux *Dictionnaire généalogique de la noblesse de la Nouvelle-France* d'Yves Drolet. On peut maintenant établir que 10 % des 4 000 Canadiens que nous évaluons être passés en France pendant la guerre de Sept Ans et après la Conquête

appartenaient à 121 des familles formant la noblesse canadienne. Précisément 395 Canadiens nobles de naissance sont alors passés en France. Il appert que 86 % de ce flux migratoire était de noblesse militaire, soit 208 officiers et cadets canadiens, 42 épouses de naissance noble (dont 5 veuves), 87 enfants et 4 autres membres de leur famille immédiate. Seulement 54 émigrants nobles n'étaient pas associés au monde militaire. On remarque aussi que 80 % de ces 395 émigrants sont passés en France avant 1764. Seulement 67 nobles, souvent les épouses et les enfants allant retrouver leur mari et leur père, ont émigré après le traité de Paris. On ne comptera à peine que 10 autres départs après 1766.



Le chanoine Lionel Groulx à son bureau à l'hôtel Jean-Bart, à Paris, en 1922. (Archives de l'Université de Montréal).

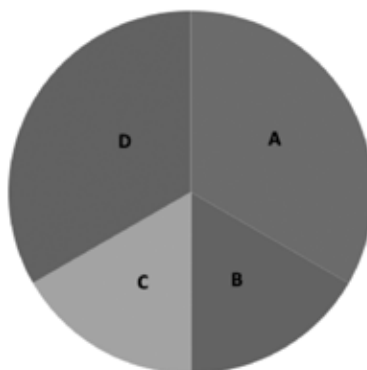
gré avec leur épouse (secteur C) et avec, en moyenne, deux enfants ayant moins de 10 ans en 1760 (secteur D).

De toute évidence, c'est bien parce que la France recrutait ses officiers militaires à l'intérieur de la noblesse que les membres de la noblesse canadienne



L'historien Michel Brunet, 1917-1985. (<http://www.125.umontreal.ca/Pionniers/Brunet.html>)
Lionel Groulx estimait que 2 000 habitants du Canada étaient passés en France en 1760 et 1761, mais qu'il n'y avait pas eu «de décapitation sociale, du moins par l'émigration. Outre ses classes nobles et bourgeoises, proclamait-il, en 1920, il lui reste son clergé». Selon Michel Brunet en 1966, les Anglais «imposèrent aux Canadiens une concurrence que ceux-ci furent incapables de soutenir.»

Composition du groupe des 395 émigrants nobles



- A : Hommes célibataires ou mariés à une femme roturière. Ils sont généralement dans la vingtaine ou la trentaine en 1760.
- B : Hommes mariés à une femme noble. Ils sont en moyenne à la fin de la trentaine en 1760.
- C : Femmes de plus de 18 ans, âge moyen 37 ans en 1760.
- D : Enfants de moins de 18 ans, âge moyen 8 ans de demi en 1760.

Ce graphique généralise les données individuelles des 395 émigrants de la Conquête. Précisons à nouveau que les nobles passés en France à la Conquête étaient des officiers militaires (secteurs A et B). Le groupe le plus nombreux était formé d'hommes célibataires ou mariés à des femmes roturières (secteur A). Les plus âgés avaient près de 40 ans en 1760 et étaient mariés (secteur B). Ils ont émi-

grés en France à la Conquête. Il s'agirait, en somme, beaucoup moins, comme d'aucuns l'ont cru, du départ des classes dominantes que de celui de familles de noblesse militaire lors du rapatriement des troupes françaises à l'issue de la guerre. Parmi tous les officiers canadiens alors passés en France, on n'en trouvera que neuf qui n'appartenaient pas formellement à la noblesse.

Ces officiers roturiers, Jean-Baptiste-Grégoire Martel de Saint-Antoine, par exemple, provenaient de familles de la bourgeoisie marchande ou de l'administration coloniale en processus d'ascension sociale. En destinant un de leurs fils à servir le roi dans le métier des armes, ces familles se rapprochaient de la noblesse et espéraient pouvoir éventuellement s'y agréger.

La moitié des nobles passés en France à la Conquête provenaient de 94 familles patronymiques ayant fourni moins de cinq émigrants chacune. Mais la Conquête a particulièrement affecté, voire complètement décimé, les grandes familles comme les d'Ailleboust, les La Corne, les Boucher de Boucherville et les Hertel qui ont chacune vu partir entre 13 et 17 des leurs. Chez les La Corne, par exemple, le pionnier Jean-Louis de La Corne de Chaptas était arrivé au Canada en 1685 comme sous-lieutenant des troupes de la Marine. Il eut 34 enfants et petits-enfants portant le nom de La Corne dont 14 ont émigré à la Conquête. En tenant compte des

conjointes portant un autre patronyme et des enfants de Marie-Louise-Charlotte et de Marie-Angélique de La Corne, 22 personnes de cette famille sont passées en France à la Conquête. Les La Corne ont ensuite beaucoup souffert sous la Révolution et ne comptent plus aucun descendant en France. Cette famille n'a guère eu plus d'avenir au Canada où elle s'est éteinte avec le décès en 1845 de Marie-Marguerite de La Corne, fille de La Corne Saint-Luc et de Marie-Marguerite Boucher de Boucherville.

Sur 395 nobles canadiens partis à la Conquête, 30 ne sont jamais arrivés en France puisqu'ils sont morts en s'y rendant, dont 27 lors du naufrage de l'*Auguste* en 1761. D'autres ont fait demi-tour et sont revenus au Canada où on constate 3 retours définitifs dès les années 1761-1762, puis 51 en 1763-1766, après la signature du traité de Paris, et finalement 22 autres répartis entre 1768 et 1806. Puisque la plupart de ces nobles avaient été contraints de passer en France avec les troupes, on peut penser que plusieurs n'avaient jamais vraiment eu l'intention d'immigrer là-bas et qu'ils étaient rentrés au Canada dès qu'ils en avaient eu la possibilité.

Certains de ces gentilshommes étaient rapidement revenus au pays après s'être rendu compte qu'ils ne pourraient pas facilement reprendre leur carrière en France. Mais allaient-ils mieux pouvoir le faire au Canada? Seulement le tiers de ces nobles ont pu réussir une belle carrière professionnelle ayant été nommés, après leur retour, juges, surintendants, grands voyers, membres du Conseil législatif, colonels de milice, etc. Mais ils avaient dû auparavant gagner la confiance du gouverneur britannique en offrant leur service comme officiers dans l'expédition levée en 1764 contre les Odawas dirigés par Obwandiyag, en se portant volontaires dans le corps expéditionnaire formé pour soutenir la défense du fort Saint-Jean en 1775, ou en s'illustrant dans la milice active au cours la guerre d'Indépendance des États-Unis.



Louis Le Gardeur de Repentigny, chevalier de Saint-Louis, maréchal, marquis, fils de Jean-Baptiste-René Le Gardeur de Repentigny et de Marie-Catherine Juchereau de Saint-Denis. Né à Montréal en 1721, il passa en France en 1760 avec sa femme, Marie-Madeleine-Régis Chaussegros de Léry, et leur fils Louis Gaspard. Il était gouverneur du Sénégal à son décès, en 1786. (Gravure tirée de *l'Histoire des Canadiens-Français* de Benjamin Sulte).

Toutefois, même si quelques-uns d'entre eux étaient seigneurs, ou avaient servi dans l'un de ces corps expéditionnaires ou comme colonel dans la milice, les deux tiers des nobles n'ont reçu aucune nomination et n'ont exercé aucune charge publique ni fonction prestigieuse après leur retour au Canada. Citons, par exemple, l'ex-enseigne Joachim-Amable-Benoît de Sacquespée de Voipreux qui semble être resté complètement inactif après son retour en 1764. Son acte de mariage, à Kahnawake en 1769, le déclarant sans domicile fixe, il n'a manifestement pas eu au Canada une carrière professionnelle tellement plus reluisante que celle qu'il aurait pu avoir s'il était resté en France.

En définitive, 289 membres de la noblesse canadienne ayant quitté le Canada à la Conquête sont retournés en France et ne sont jamais revenus. Les plus âgés et ceux qui étaient estropiés ou malades chroniques ont été mis à la retraite et les autres ont souvent dû attendre plusieurs mois, sinon quelques années, avant que l'administration française puisse les réaffecter dans un nouvel emploi. Puisque



Portrait de l'abbé Joseph-Marie de La Corne de Chaptas (1714-1779).

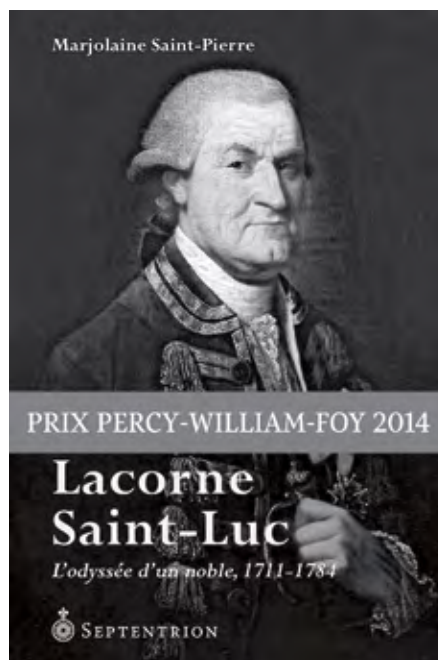
Lionel Groulx estimait que 2 000 habitants du Canada étaient passés en France en 1760 et 1761, mais qu'il n'y avait pas eu « de décapitation sociale, du moins par l'émigration. Outre ses classes nobles et bourgeoises, proclamait-il en 1920, il lui reste son clergé ». Selon Michel Brunet en 1966, les Anglais « imposèrent aux Canadiens une concurrence que ceux-ci furent incapables de soutenir. » (Musée McCord).

ces gentilshommes étaient d'origine coloniale et, sauf exception, de noblesse militaire, la plupart ont finalement été replacés comme officiers dans les régiments coloniaux. Cela explique pourquoi le quart de ces nobles canadiens établis en France sont décédés, ou ont été localisés pour la dernière fois, à l'extérieur de la France métropolitaine, en particulier aux Antilles et en Guyane, ou souvent aux Indes et dans l'océan Indien. Nous en avons notamment retrouvé 57 aux Antilles où environ la moitié n'ont séjourné qu'un certain temps. En France métropolitaine, les nobles canadiens sont fréquemment allés résider en Touraine, dans le Blésois, en Charente-Maritime ou à Paris. Globalement, sauf quelques rares exceptions, ils se sont répandus un peu partout dans l'ouest du territoire français, précisément dans les régions d'origine des colons ayant peu-

plé la Nouvelle-France. Attachés à leur terroir d'origine, les émigrants nobles de la Conquête y étaient revenus...

Le départ vers la France à la Conquête de quelques centaines de membres de la noblesse s'inscrit dans un mouvement migratoire ample, complexe et fulgurant ayant impliqué quelques milliers de Canadiens. Depuis plus de 170 ans, les historiens cherchent à en évaluer l'ampleur et les conséquences sur le développement social, politique et culturel du Québec et du Canada français. À peine commence-t-on aujourd'hui à en comprendre les caractéristiques, les dynamiques internes et les axes de direction.

Robert Larin est auteur et historien. Il présente ici le sujet d'un ouvrage en préparation.



Marjolaine Saint-Pierre. *Lacorne Saint-Luc. L'odyssée d'un noble, 1711-1784*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013. 408 p. Philippe Aubert de Gaspé raconte, dans *Les anciens Canadiens*, l'arrivée au manoir de Saint-Jean-Port-Joli de Luc de Lacorne Saint-Luc, rescapé du naufrage de l'*Auguste*, en 1761. La compilation de différentes sources fait connaître 146 victimes (58 Canadiens, 72 soldats et autres passagers et 16 membres d'équipage) ainsi que 7 survivants, dont 3 Canadiens et John Knowles, capitaine du navire.

Pour en savoir plus :

Sophie Imbeault, « Les nobles : la France ou le Canada », dans Jacques Mathieu et Sophie Imbeault, *La guerre des Canadiens, 1756-1763*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, p. 151-208.

Robert Larin, *Les membres de la noblesse canadienne passés en France à la Conquête : passé militaire et avenir précaire*, en préparation.

Robert Larin, *L'exode de Canadiens à la Conquête, le Petit-Canada de la Touraine, 1760-1840*. Montréal, Société généalogique canadienne-française, 2008, 40 p.

Robert Larin. *Canadiens en Guyane, 1754-1805*. Québec/Paris, Les éditions du Septentrion/Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006, 400 p.



Philippe Aubert de Gaspé. (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Philippe_Aubert_de_Gaspé_gravure.jpg).